

Action située et distribuée et analyse du discours : quelques interrogations

Christian Brassac

Laboratoire de psychologie de l'interaction, Équipe CODISANT
Université Nancy 2

<Christian.Brassac@univ-nancy2.fr>

1. Introduction

La production discursive réalisée par un humain dans une situation monologique est un processus cognitif. La production discursive réalisée par des humains dans une situation polylogale est un processus cognitif conjoint. Voici me semble-t-il deux assertions qu'on ne peut mettre en doute. Ces processus cognitifs (conjointes ou non) s'appuient sur une activité langagière. Certes, mais l'usage de « s'appuient » est largement insuffisant ; et ce dans un double sens. Dire qu'une activité langagière est un appui du processus cognitif (i) suppose une certaine déliaison entre production de cognition et sa mise en mots et (ii) laisse entendre que d'autres activités concomitantes (usage du corps, mobilisation d'objets) ont un statut secondaire. Un des objectifs de cette contribution est de proposer des arguments pour remettre en cause ces deux affirmations.

- Si l'on tenait pour non acquis que le processus cognitif ne « supporte » pas la production discursive (au sens où il en serait un soubassement) et si, pour ce faire, on optait pour une approche vygotskienne et bakhtinienne de la profération de paroles, alors le rapport entre analyses du discours et construction de sens pourrait en être altéré.
- Si l'on ne rabattait pas l'interaction verbale sur la seule dimension énonciative, en intégrant dans la trame communicationnelle *et* les mises en actions corporelles *et* les mobilisations des multiples artefacts constituant l'arène interactionnelle, alors l'analyse devrait ne plus seulement relever de la pragmatique linguistique.

En inscrivant les réflexions présentées ici dans le paradigme de l'action située et distribuée, je souhaite proposer une vision de l'interaction communicative qui s'entende dans une perspective plus praxéologique que pragmatique (Vernant 1997). Production cognitive conjointe, la construction de significations qui trame l'interaction entre sujets humains est une dynamique de modelage de formes langagières, corporelles et

artefactuelles. Écrire ceci revient à défendre une approche constructiviste (*versus* cognitiviste) de la cognition et, plus généralement, de l'action humaine. Je tenterai de le faire en parcourant un chemin à la fois empirique et épistémologique :

- Nous traiterons d'abord d'un corpus langagier : la retranscription des paroles produites lors d'une situation communicationnelle. Cette situation relève d'un projet interdisciplinaire portant sur la conception de représentations de l'espace.
- Nous nous intéresserons ensuite à l'arrière-plan épistémologique des modélisations du discours. Nous le ferons en opposant deux visions de l'intercompréhension qui renvoient à une déclinaison de la notion de représentation (re-présenter *versus* rendre présent). Ceci nous conduira à envisager l'adoption du paradigme de la cognition située et distribuée plus adaptée, selon nous, à la communicabilité (*versus* la communicativité) que propose Jacques pour rendre compte des processus interactionnels.
- Nous reviendrons alors à la situation qui a fourni le corpus initial, en enrichissant ce corpus d'un ensemble de traces des activités des sujets. L'analyse de la plus-value apportée par la prise en compte de ces pérennisations de la microgestualité et de la mobilisation des artefacts présents et construits lors de la séance, nous permettra d'avancer dans l'argumentation.
- Nous terminerons en arguant de l'importance de croiser intersubjectivité et interobjectivité pour atteindre la co-construction des connaissances dans le travail de conception conjointe d'artefacts.

Ce parcours nous procurera un ensemble d'interrogations relatives à l'usage de l'analyse du discours pour aborder la conduite humaine dans des situations où le rapport à l'autre et au monde des objets marque la génération de connaissances.

2. Une situation de conception et un matériel discursif

La situation qui nous intéresse ici met en présence des agronomes et des informaticiens. L'objectif du groupe est d'élaborer un modèle informatique de la gestion de l'espace agricole (Le Ber *et al.* 2003). Afin de représenter la façon dont l'agriculteur organise spatialement le fonctionnement de son exploitation, les agronomes élaborent des représentations graphiques appelés des *schémas chorématiques*. Dans ces schémas, les éléments principaux du territoire (parcs, champs, bâtiments, etc.) et leurs dynamiques sont représentés par des éléments symboliques (rectangles, lignes, flèches, etc.). Dans notre situation, deux agronomes sont en co-

présence ; l'un d'entre eux est l'auteur du schéma chorématique qui sera en question. L'informaticien, quant à lui, a besoin de définir précisément les éléments de connaissance qui permettent de décrire le fonctionnement spatial de l'exploitation. Ces éléments sont appelés à entrer dans un formalisme informatique qui sera en l'occurrence celui de *graphes*, constitués de sommets étiquetés par des concepts (objets et relations).

Au début de la séance, le groupe dispose d'un schéma chorématique, précédemment établi par le premier agronome (A1). Il est « analysé » par le second agronome (A2). L'informaticien (I1) crée un graphe rendant compte de l'organisation spatiale correspondant au schéma chorématique. Le tout s'effectue de façon concomitante. L'analyse réalisée par A2 est en fait une relecture qui conduit à une re-conception de ce schéma chorématique et le travail de I1 mène à une conception *ex nihilo* d'un graphe. Les trois acteurs sont disposés autour d'une grande table sur laquelle sont posés le schéma et un ensemble de documents, de supports et d'instruments de traçage. Un dispositif de captation permet de recueillir l'activité du groupe lors de la séance d'une heure environ. Une caméra est dirigée sur le groupe, face à l'informaticien placé entre les agronomes. Une caméra surplombe la table. Un montage permet à l'analyste de voir simultanément ce plan du dessus et le plan large (cf. Mondada ici même).

Pour l'informaticien, un point est tout à fait central : il s'agit de nommer très rigoureusement les objets et les relations du schéma. La difficulté pour l'informaticien consiste à exhiber la nature de ces relations ainsi que celle des objets. Ces derniers semblent plus accessibles car légendés, les premières plus « lointains » car non nommés. En fait, on observe une imbrication très forte entre objets et relations. La question traitée en fin de réunion est celle de « parcs contenant des champs ». C'est le fait que deux schémas chorématiques différents ont été représentés par des graphes similaires qui ouvre la discussion. Plus avant dans la réunion, un schéma chorématique se présentait comme un carré vert incluant un rectangle rose. Le graphe correspondant, écrit et commenté en temps réel par l'informaticien a été validé et servira ici de référence. En revanche, le schéma chorématique dont il est question ici est un carré vert incluant une « patate » rose. Le graphe correspondant est en question. Plus précisément, il est nécessaire de définir une autre forme à donner au graphe car les statuts respectifs des parcs (ce qui est en vert) et des champs (ce qui est en rose) sont différents. Cette différence de statut (qui reflète une différence de gestion par les agriculteurs) est inscrite par les agronomes dans la différence rectangle – « patate ». C'est ce que signifie clairement A2 en disant « elle a la même écriture pour deux choses qui sont quand même un peu différentes ». S'engage alors la discussion que nous allons étudier. La

transcription de la bande son de la captation fournit l'extrait conversationnel suivant.

(45'31'')

- 01 I1 j'ai parc parc contient champ
 02 A1 hm (2s) là c'était contient champ cultivé euh clôturé pardon
 03 I1 clôturé
 04 A2 hm
 05 I1 ou bien parc (.) et alors là tu le dirais comment (2s)
 06 A2 contient champ pâturé
 (rires)
 07 I1 qu'est ce qui change c'est la relation ou c'est l'objet qu'est contenu enfin qu'est
 08 A2 ben la relation est la même c'est contient
 09 A1 oui mais sauf que sauf que
 10 A2 après c'est le statut de l'objet qu'est pas identique
 11 A1 sauf que ça (2s) ça c'est un ensemble composé alors que là j'ai deux objets
 12 I1 hum le tout est plus que la somme des... et tu l'appelles comment l'ensemble composé
 13 A2 alors du coup ça te fait qu'un seul objet alors c'est ça
 14 I1 oui tu l'appelles comment
 15 A1 ben en fait euh (.) ce serait ça le par le (1s) le parc
 16 I1 tu l'appelles parc

(46'25'')

I1 a un impératif, traduire en termes précis, non ambigus, le schéma chorématique *carré vert-patate' rose*. La signification du *carré vert-rectangle rose* est claire : il s'agit de « parc contient champ clôturé » (on en a une validation conjointe de 01 à 04). Quant au second schéma, A1 est sommé de le dénommer : « et alors là tu le dirais comment » (05). La discussion à trois s'appuie sur des dénominations diverses (contient champ pâturé, ensemble composé, etc.), sur des hésitations, sur des relances, sur des alliances qui sont autant de concepts et de mécanismes très étudiés en analyse du discours (Levinson 1983 ; Moeschler & Reboul 1994, par exemple). Elle s'appuie aussi sur l'usage de déictiques.

C'est A2 qui propose une option claire en 08 (« ben la relation est la même c'est contient ») et en 10 (« après c'est le statut de l'objet qu'est pas identique »). A1 s'y oppose immédiatement, dans un échange où il y a recouvrement de paroles, en énonçant 09 (« oui mais sauf que sauf que ») et 11 (« sauf que ça c'est... »). Il le fait en utilisant un déictique, le *ça* qui vient en opposition (« alors que ») avec un autre déictique dans le même énoncé, le *là* (« là j'ai deux objets »). Les référents de *ça* et *là* sont en question dans les remarques que je propose ici. On observe au long du

trilogie (de 12 à 16) un jeu subtil sur l'anaphorique « l' ». En 12, son antécédent est explicitement et discursivement marqué, c'est l'ensemble composé. A2 reformule en utilisant le syntagme « un seul objet » (13). Le « oui » de I1, acquiescant ou de reprise de parole (14), s'enchaîne par une reformulation à l'identique. Certes. Mais rien ne dit, sur la base de ces énoncés, que l'anaphorique a le même antécédent (peut-on avec certitude tracer le passage de « ensemble composé » à « un seul objet » et à la liaison au « l' »?). C'est probable mais non certain. D'autant que A1, lui répondant avec hésitation, propose pour dénomination... « parc » ! Le groupe est revenu au point de départ : il s'agit de la même dénomination.

En fait, c'est lorsque que A1 profère I1 que, selon nous, l'analyste du discours peut être mis en difficulté. Même s'il est fort probable que *ça* et *là* reçoivent des antécédents identiques, ces deux relations anaphoriques restent au plus profond, conjecturelles. Je ne veux pas dire là que ceci est foncièrement gênant. Je veux dire simplement que des faits ne relevant pas du seul matériau discursif peuvent économiser ce genre de conjectures. Ainsi, les jeux de regard, les pointages sur les supports de représentation sont-ils susceptibles de les lever de façon claire. Autrement dit, la prise en compte du rapport des acteurs du polylogue au monde des objets dans lequel ils évoluent (ici les dispositifs de traçage des graphismes) peut conduire à un renouvellement des pratiques d'analyse de tels corpus. C'est ce que je vais tenter de montrer ici en apportant des réflexions de type épistémologique puis en retournant à ce « même » corpus.

3. Cognition située et distribuée et interaction sociale

Voici le déroulement argumentatif de cette partie.

1. L'intercompréhension est un mécanisme central de la conversation ; sa modélisation est un des enjeux des analystes du discours.
2. L'intercompréhension est très généralement envisagée comme un ajustement entre des processus mentaux (A et B s'intercomprennent si A comprend ce qu'a voulu dire B et réciproquement).
3. *A contrario*, on peut envisager l'intercompréhension comme une construction conjointe (A et B s'intercomprennent s'ils sont co-responsables de la génération de sens).
4. Le paradigme cognitiviste (ou plus largement représentationaliste) est l'arrière-plan d'une intercompréhension comme *ajustements d'états mentaux* alors que le paradigme constructiviste (on pourrait dire enactionniste) l'est d'une intercompréhension comme *génération de dynamiques sémiotiques*.

5. Les catégories fondamentales qui soutiennent cette vision constructiviste sont la médiation vygotkienne et le dialogisme bakhtinien.
6. Envisager la cognition appuyée sur ces deux catégories et inscrite dans le cadre de l'action située et distribuée permet de se dégager d'une vision internaliste et conduit à appréhender l'interaction comme modelage de formes langagières, corporelles et artefactuelles.

3.1. Au-delà de la description fine de la dynamique conversationnelle, les analystes du discours ont tous pour horizon une modélisation des mécanismes d'enchaînement d'énoncés. Qu'ils s'appuient ou non sur une théorie de l'action réalisée par l'usage du langage (Vanderveken 1988), ils tentent tous d'appréhender le jeu des productions-interprétations des énoncés formant la trame de l'évènement temporel que constitue l'échange langagier (Roulet *et al.* 1985 ; Bange 1992). Qu'ils recherchent des régularités ou des règles dans ces engendremens discursifs, ils sont nécessairement confrontés à cette simple question : comment se fait-il que les interactants se comprennent ? Question centrale qui met en jeu des réflexions sur les processus supérieurs que sont l'expression de cognitions et l'appréhension de formes sémiotiques. Se demander comment deux humains se comprennent ne signifie pas que l'on se désintéresse des cas où des désaccords conduisent à des ruptures de la communication. L'intercompréhension doit bien sûr être entendue comme une catégorie large incluant la négociation de sens, la gestion (non nécessairement résolutive) de conflits cognitifs. S'intercomprendre ne signifie donc pas seulement parvenir à une *consensualité*, même locale ; cela signifie plus largement être capable de pérenniser, au moins temporairement, une construction conjointe de sens. Cela dit on peut envisager l'intercompréhension selon deux paradigmes bien distincts.

3.2. L'idée selon laquelle, en conversation, un locuteur parle dans l'intention de « faire passer » quelque chose et que l'auditeur traite cet énoncé pour (re)trouver ce « quelque chose » est extrêmement répandue. Sommairement, selon cette théorie, le locuteur possède une idée claire et précise qu'il met en mots. Ces mots, physiquement transportés, sont l'objet d'un traitement par l'auditeur. Une conséquence de cette théorie est que, si personne ne fait de bêtes erreurs et s'il n'y a pas de perte d'information dans la transmission, alors l'idée d'arrivée peut idéalement être isomorphe à l'idée de départ ; la communication peut ainsi être parfaite. Autrement dit, le traitement du dire du locuteur est une opération dont le produit est un objet qui lui préexiste : le sens intentionné par le locuteur. Ce n'est pas parce que l'on est gricéen (Grice 1979) ou adepte de la théorie de la

pertinence de Sperber & Wilson (1989) que l'on échappe à cette vision des choses.

Le mécanisme est le suivant :

- a. Le locuteur possède une certaine intention communicative,
- b. Il produit un énoncé porteur d'un sens,
- c. L'auditeur perçoit cet énoncé et le « traite »,
- d. À l'issue du traitement, il « récupère » le sens intentionné.

Le traitement est « bon » lorsqu'on observe une certaine relation (une identité est souhaitée) entre le sens intentionné et le sens découvert. Quel que soit le mode de traitement, cette façon de voir place au centre du dispositif d'intercompréhension l'intention de sens du locuteur, pré-existante au travail d'interprétation réalisé par l'auditeur. La distinction, proposée par Jacques (1985) entre *communicativité* et *communicabilité* est très précieuse à cet endroit. L'approche que nous venons d'évoquer s'inscrit dans le paradigme de la communicativité. Même s'il ne s'agit pas que de transmission, on a affaire à un phénomène d'intercompréhension conçu comme une suite de couples production-interprétation, asynchrone et asymétrique. Le locuteur est propriétaire d'un sens, explicite ou non ; l'auditeur a pour tâche de le découvrir avant d'être, à son tour, propriétaire responsable de son interprétation dont il produit la trace langagière qui sera elle-même l'objet de traitement. On a là une chaîne de mécanismes cognitifs individuels. L'intercompréhension est considérée comme un processus d'adéquation entre les cognitions personnelles des interactants.

3.3. C'est dans le jeu des suffixes (« ativité » vs « abilité ») que se trouve la proposition de Jacques. Lorsqu'un locuteur profère un énoncé, il n'y a pas *un* sens qui est communiqué ; l'énoncé produit est porteur d'un potentiel de sens. L'échange se déroule autour de l'actualisation d'un élément de ce potentiel, actualisation qui est le produit de la dyade, l'œuvre conjointe des interactants. J'ai montré dans plusieurs analyses¹ que si un locuteur « intentionne » de communiquer une cognition, il peut proférer un énoncé susceptible de le permettre. Cela dit, « susceptible de le permettre » ne contraint pas le fait qu'elle soit effectivement communiquée. La cognition en question, pour autant qu'elle puisse être « emballée » dans l'énoncé, n'est que communicable. D'ailleurs ce locuteur peut se satisfaire de ne pas avoir été entendu, pour autant que son interlocuteur coopère à

¹ Voir Brassac (2001) et Brassac & Stewart (1996), fichiers disponibles sur <http://www.univ-nancy2.fr/pers/brassac>.

une construction conjointe. L'important c'est la communicabilité et non la communicativité.

En reposant sur l'idée essentielle que le sens est co-construit, de façon processuelle et radicalement dialogique, cette façon d'envisager l'histoire conversationnelle participe d'une perspective constructiviste. Point n'est besoin de postuler l'existence d'un sens préexistant et à l'expression et à la compréhension de la forme linguistique proférée en contexte. Il suffit d'accepter l'idée simple selon laquelle les interactants, immergés dans un potentiel subtilement impermanent de sens, le façonnent conjointement et processuellement et ainsi en font émerger un sens provisoire et toujours négociable. L'intercompréhension est cette co-opération intersubjective.

3.4. On peut lire la différence entre ces deux façons de thématiser l'intercompréhension en termes de représentations. Plus précisément, je propose de suivre Havelange *et al.* (2002) qui distinguent soigneusement la signification du terme représentation comme le résultat d'un re-présenter ou comme la dynamique d'un rendre présent. Il est clair que dans les deux visions de l'intercompréhension évoquées ici, les énoncés successivement produits font l'objet d'un travail par les interactants.

Dans le premier cas, l'énoncé est une entité qui résulte de la mise en mots d'une cognition, elle-même une re-présentation du monde. Cette re-présentation est un état mental qui présente à *nouveau*, mentalement, une partie du monde. Proféré, et donc donné à entendre par le locuteur, l'énoncé devient en quelque sorte une des multiples informations qui peuplent le monde de l'auditeur ; le travail que réalise ce dernier est un traitement de cette information, dans le plus pur style du cognitivisme classique. Le résultat de ce travail, dans l'intracrânien de l'auditeur, conduit à l'énoncé suivant, dont il est responsable et qui, disponible comme information dans le monde, est soumis à traitement de la part de son auditeur (le locuteur initial). La négociation est constituée d'une succession de traitements d'informations producteurs d'états mentaux. L'intercompréhension peut être atteinte *via* une articulation de ces états mentaux. On a là une vision de l'enchaînement conversationnel qui est par conséquent « représentationnaliste ».

Dans le second cas, le travail est véritablement conjoint au sens où les expressions et appréhensions des formes langagières relèvent du rendre présent. Lorsque Maturana et Varela proposent le concept d'enaction, c'est pour battre en brèche l'internalisme que nous venons d'évoquer (Maturana & Varela 1994). Selon eux, loin d'être un traitement de l'information, la cognition est une action incorporée qui se réalise dans un couplage structurel dit de second ordre entre l'entité connaissante et le monde. C'est

dans cet esprit que Havelange *et al.* (2002) proposent de thématiser la représentation comme une dynamique qui rend présent le monde d'occurrence de l'action. Les énoncés qui constituent une dimension de la trame conversationnelle font partie intégrante du monde des interactants et n'échappent donc pas à la portée de l'enaction. Sans en proposer une modélisation convaincante Maturana et Varela (1994) évoquent le couplage structurel de troisième ordre, la communication langagière entre humains. Ce couplage est une dynamique qui n'est pas considérée comme une succession d'états mentaux mais comme une histoire interactionnelle, non pas discrète mais continue, de façonnage de formes recevant progressivement des statuts sémiotiques. Le façonnage s'étaye sur les corps des interactants (et non pas sur leur seul système nerveux central) et aussi sur les objets matériels qui forment l'arène conversationnelle. On a là une vision de la dynamique conversationnelle qui relève d'un enactionnisme et qui est par conséquent « rendre-présentationnaliste ». La démarche d'analyse est interactionniste au sens fort dans la mesure où la relation entre les interactants gouverne l'engendrement de la construction des statuts sémiotiques des énoncés potentiellement porteurs de sens.

On retrouve l'opposition entre les deux visions de l'intercompréhension dans l'opposition re-présenter/rendre présent. En termes cognitivistes, les sens communiqués le sont *via* des énoncés les encapsulant. En ce domaine de la communicativité, les cerveaux interlocutants sont premiers, ils contiennent des états mentaux, leurs articulations avec l'autre sont de l'ordre d'un calcul interactionnel. En termes enactionnistes, les sens co-construits le sont *via* l'action conjointe, dans un couplage entre les corps conversants dans leur rapport à des formes langagières. En ce domaine de la communicabilité, ces formes sont porteuses de sens dont l'avènement au long de l'histoire conversationnelle est gouverné par la relation.

3.5. En contribuant à un modèle de l'enchaînement conversationnel (Brassac 1992 ; Trognon & Brassac 1992), j'ai soutenu l'idée d'une co-construction du sens au long de la dynamique conversationnelle. Co-construction qui semble relever de l'intercommunicabilité des cognitions. Je voudrais ici exposer mon insatisfaction partielle² vis-à-vis de ce modèle, liée à son impossibilité de rendre compte de deux phénomènes. Un, le fait qu'en dialogue le locuteur a toujours deux auditeurs (son vis-à-vis et lui-

² Je reste attaché à l'importance de la dynamique actionnelle, à l'idée de construction rétro-active mais suis plus dubitatif à propos de sa logicisation et de son arrière-plan représentationnaliste.

même !); deux, le fait qu'un sens non prémédité par le locuteur peut être actualisé, au sein de la progression conversationnelle, par le couple d'interactants (dont lui-même !). De fait, en poursuivant la mise en regard de ces deux visions de l'intercompréhension, on est amené à réfléchir au rapport qu'entretient le locuteur initial avec ce potentiel de sens. De deux choses l'une ; soit le locuteur contrôle ce que peut vouloir dire ce qu'il vient de dire, soit il ne le contrôle pas. Bien sûr dans les deux cas on peut admettre qu'il a voulu dire quelque chose, mais qu'en est-il de son rapport au *devenir* de ce dire ? Disons-le en termes simples. Le locuteur peut, d'une part, être surpris par son propre dire ; le locuteur peut, d'autre part, être surpris par ce que l'auditeur a pu entendre dans son dire. Autrement dit, il faut tenir compte du fait que le locuteur peut découvrir (de façon auto ou hétéro) du non-prémédité dans ce matériau langagier qui lui a servi à signifier quelque chose. Je soutiens que l'analyste du discours conversationnel ne peut pas ne pas s'intéresser à ces phénomènes intersubjectifs.

J'ai soutenu ailleurs que les travaux de Mead ([1934] 1963), Vygotsky ([1934] 1985) et Bakhtine ([1929] 1977) sont à cet endroit d'un grand secours.³ L'enjeu est en fait de dépasser l'égocéphalocentrisme qui habite la psychologie, la psychologie de l'interaction, ainsi que... l'analyse du discours. Une voie possible est d'examiner ce que les propositions du paradigme de la cognition située et distribuée peuvent lui apporter.

3.6. Le sous-titre que Clark donne à son livre récent (1997) est très explicite : *Putting brain, body and world together again*. L'auteur propose une sorte de synthèse de l'ensemble des travaux qui ont été produits dans le paradigme de la cognition située et distribuée.⁴ L'idée de base y est que l'action humaine, qu'elle soit incluse dans une activité finalisée ou non, qu'elle s'effectue en situation individuelle ou collective, est incorporée et ne se déploie pas sans recours à un *dispositif technique d'inscription sur le monde*. C'est un tel dispositif technique, objet médiateur (entre le sujet humain et le monde mais aussi entre les sujets humains) configurant le processus interactionnel (à côté du matériau discursif), que nous analyserons dans la dernière partie de ce texte.

Mon propos n'est cependant pas ici de détailler l'appareillage théorique qui constitue ce paradigme. Il est simplement de poser une question qui ne

³ J'ai longuement développé les idées contenues dans cette partie dans Brassac (2003). On peut aussi trouver le détail de cette partie (3.5.) dans une version plus complète de ce texte (fichier disponible sur <http://www.univ-nancy2.fr/pers/brassac>).

⁴ Pour une revue de références, on peut consulter par exemple Conein (1994). Pour cette partie, voir la note 3.

semble pas illégitime dans un colloque intitulé *Les modèles du discours face au concept d'action*. Étant donné que (i) la production discursive par des sujets humains en interaction procède de processus cognitifs et que (ii) le discours, en tant que trace de cette production discursive, en est ainsi le résultat produit, le chercheur peut-il ignorer ce paradigme ? Les réponses aux deux sous-questions doivent être données par les psychologues de l'interaction et par les linguistes analystes de discours. Pour autant que des psychologues (du travail, de la cognition, sociaux) s'attachent à étudier les mécanismes interactionnels, alors ils ne peuvent échapper à une prise de position vis-à-vis de ce courant de l'action située et distribuée. En ce qui concerne les linguistes, il me semble que le réquisit est peut-être moins fort. Je veux pour ma part donner des éléments empiriques à l'appui de mon adhésion personnelle à ce paradigme avant d'exposer en quoi cette posture nous place à la jonction entre intersubjectivité et interobjectivité.

4. L'interaction comme façonnage de formes langagières, corporelles et artefactuelles

Annonçant en fin de première partie que je retournerai au « même » corpus, j'ai usé de guillemets. Rappelons que la séance de travail réunissant agronomes et informaticien a été filmée (deux prises de vue), que l'analyste a à sa disposition une vidéo où le plan de travail apparaît clairement et où le plan large lui permet de visualiser les postures et mouvements des interactants. Cette captation procure bien sûr l'accès aux dires (ceux-là mêmes que nous avons déjà transcrits plus haut) mais aussi aux faires concomitants. Ainsi les voit-on distinctement se regarder les uns les autres, changer d'attitude (recul sur la chaise, avancée sur la table de travail) ou pointer telle ou telle partie de documents. Ainsi les voit-on aussi écrire, raturer, dessiner, effacer. La dynamique très complexe de scriptio se pérennise dans les traçages réalisés par les membres du groupe sur les feuilles personnelles ou collectives, mises à leur disposition lors de la séance.

4.1. Retour au corpus

Voici une transcription de la séquence dans sa triple dimension langagière, gestuelle et artefactuelle.

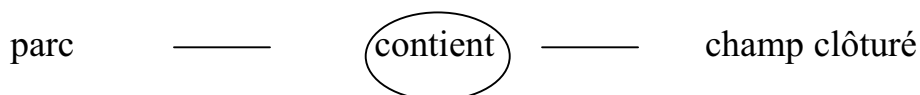
(45'31'')

01	I1	j'ai parc parc contient champ (traçage)
02	A1	hm (2s) là c'était contient champ cultivé euh clôturé pardon
03	I1	clôturé
04	A2	hm

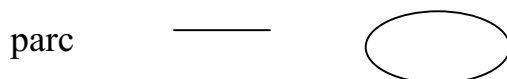
- 05 I1 ou bien parc (.) et alors là tu le dirais comment (2s) (pointage et traçage)
 06 A2 contient champ pâturé (rires)
 07 I1 qu'est ce qui change c'est la relation ou c'est l'objet qu'est contenu enfin qu'est (traçage) (A1 saisit son crayon)
 08 A2 ben la relation est la même c'est contient
 09 A1 oui mais sauf que sauf que (traçage)
 10 A2 après c'est le statut de l'objet qu'est pas identique
 11 A1 sauf que ça (traçage) (2s) ça (pointage) c'est un ensemble composé alors que là (pointage double) j'ai deux objets
 12 I1 hum le tout est plus que la somme des... et tu l'appelles comment l'ensemble composé
 13 A2 alors du coup ça te fait qu'un seul objet alors c'est ça (pointage suivant le grand rectangle)
 14 I1 oui tu l'appelles comment
 15 A1 ben en fait euh (.) (pointage sur le grand rectangle) ce serait ça le par le (1s) le parc
 16 I1 tu l'appelles parc

(46'25'')

Voyons la façon dont I1 conduit le questionnement. Il a absolument besoin d'avoir une dénomination précise des objets en présence et de leurs relations. Comme nous l'avons dit plus haut, un schéma de référence a donné lieu à un graphe que I1 retrace sur une première ligne. Une légère auto-correction produite par A1 et validée par A2 lui fournit le nom précis du deuxième objet. Le groupe obtient ainsi le graphe de référence pour cette discussion :



Revenant à la ligne, I1 commence une sorte d'équivalent de ce graphe car, les entités chorématiques étant proches l'une de l'autre, il peut s'attendre à obtenir un graphe similaire. Les agronomes ne protestent pas. On observe alors l'activité multimodale suivante. Au moment où il dit « ou bien parc et alors là tu le dirais comment » il inscrit ceci :



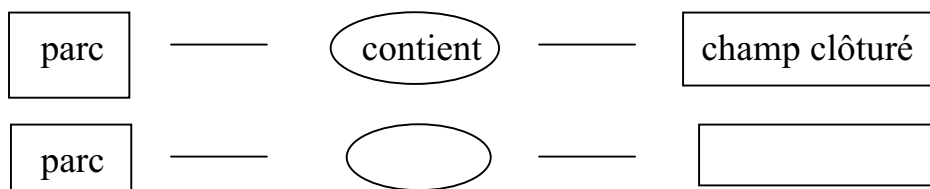
Le « ou bien » marque le retour à la ligne, le « parc » est dit alors qu'il écrit le terme et qu'il trace le trait. Il dirige alors la main tenant le crayon vers la feuille sur laquelle est dessiné le chorème en énonçant « et alors là tu le

dirais comment ». Un pointage permet l'identification du référent du déictique « là ». Dans le même mouvement, il revient à sa feuille et trace l'ellipse vide. On a là une action plurielle qui engage I1 sur trois volets : il parle, il pointe sur le dessin, il trace sur sa feuille. Au plan interactionnel, son action a pour fonction de contraindre A1 à donner un nom à la relation. On observe deux secondes de silence rompu par A2 qui dit « contient champ pâturé » alors que A1 reste silencieuse. Cette réponse est invalidée de deux façons : elle est suivie de rires (des trois acteurs) et I1 revient immédiatement à la charge en disant « qu'est-ce qui change ». Là encore on assiste à une reformulation de l'interrogation accompagnée de traçages. Voyons le déroulement de cette relance.

Il profère l'énoncé suivant « qu'est ce qui change c'est la relation ou c'est l'objet » tout en traçant un ensemble de rectangles et traits, dans cet ordre :

- un rectangle autour de « parc » (ligne 1)
- un rectangle autour « parc » (ligne 2)
- un trait (ligne 2)
- un rectangle autour de « champ clôturé »
- un rectangle à côté de l'ellipse vide

À la fin de son intervention, les deux graphes ont l'aspect suivant :



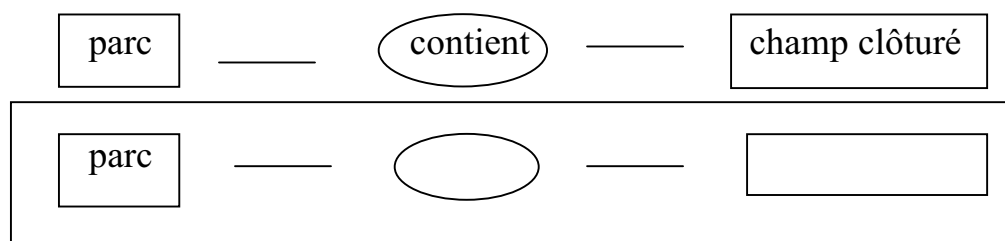
Le premier graphe s'est enrichi des rectangles. Le second a reçu, quant à lui, un trait et des rectangles. Ceci a pour fonction de contraindre encore davantage le champ des réponses demandées à A1. Par ailleurs le parallèle des deux graphes est renforcé. Il semble signifier que s'il y a une telle similarité des entités chorématiques, A1 doit pouvoir saturer le sommet relation et le sommet objet. De plus, le dessin ainsi réalisé concrétise la sémantique du « ou » inscrit dans la question orale (« c'est la relation ou c'est l'objet »). En effet, il est loisible de renseigner l'ellipse avec un « contient » ou autre chose, et aussi le rectangle (avec « pâture », « champ », etc.). Autrement dit, le dessin exhibe le fait qu'il s'agit pour I1 d'un ou inclusif.

En fait, on observe que I1 a posé la question en deux temps. Il a d'abord demandé le nom de la relation. Ceci se réalise avec le dessin de

l'ellipse vide et se situe avant la réponse de A2 qui propose une relation et un objet, et les rires consécutifs ; c'est le premier état du graphe. Il demande ensuite *et* le nom de la relation *et* le nom de l'objet. Ces demandes sont réalisées à la fois langagièrement et scripturalement. On a là une sorte de question graphique qui accompagne la question discursive. L'auditeur doit « remplir des vides ». A1 est contraint de nommer la relation pour saturer le contenu de l'ellipse, et l'objet pour saturer le contenu du rectangle. Plus précisément, le cadre proposé pour la réponse impose que A1 ne puisse fournir une périphrase mais un syntagme court, un label. Voyons comment il réagit à cette injonction étayée par l'offre graphique qui lui est faite.

Notons tout d'abord que A1 saisit son crayon, laissé devant lui depuis plusieurs tours de parole, alors que A2 propose un début de réponse. Ce dernier le fait en deux temps. Il est en effet interrompu, par A1, qui émet un acquiescement immédiatement pondéré d'un double bémol. En substance, A2 répond précisément à la question : « ben la relation est la même c'est contient (...) après c'est le statut de l'objet qu'est pas identique ». Ceci ne convient pas du tout à A1.

Alors qu'il énonce « oui mais sauf que sauf que (...) sauf que ça », A1 trace un rectangle qui englobe l'ensemble de la deuxième ligne inscrite par I1. Il replie son bras vers son corps puis, après une pause, dit « ça c'est un ensemble composé » en pointant sur cette deuxième ligne et continue en disant « alors que là j'ai deux objets » en pointant précisément les deux entités (« parc » et « champ clôturé ») de la première ligne. Il a donc donné sa réponse de la même façon que la question lui avait été posée : il produit une forme langagière et une forme graphique. A1 s'affranchit ainsi de la contrainte de remplissage des ellipse et rectangle vides. À cet instant, la feuille de I1 se présente comme suit. Remarquons qu'elle résulte maintenant d'une inscription conjointe (c'est A1 qui a dessiné le grand rectangle).



Cette réponse est immédiatement suivie d'une question posée conjointement par I1 et A2 (13, 14 et 15). Si le grand rectangle englobant représente « un ensemble composé », alors la question reste entière : que

propose A1 pour dénommer cet ensemble ? A2, l'autre agronome, reformule en confirmant qu'il faut un nom à cet « objet » puisque « alors du coup ça te fait qu'un seul objet ». Il, acquiesçant, repose cette question renfermant un anaphorique qui renvoie indifféremment à « ensemble composé » ou à « objet ». Il le fait car, ne l'oublions pas, son objectif de modélisation pour l'implantation informatique lui impose de nommer les entités qui composent le graphe. Cette dénomination doit distinguer les objets à fonction différente. À cet instant de la séance, le groupe est dans l'incapacité de répondre à ce réquisit. La discussion autour de ce point crucial se poursuit jusqu'à la fin de la séance sans donner de résultat.

4.2. Le graphe comme objet de médiation interculturelle

On l'a vu, les activités de pointage et de traçage sont au cœur du déroulement interactionnel. Minimale, on peut dire que ces activités, accompagnant l'enchaînement des dire des trois acteurs, permettent par exemple de s'affranchir des conjectures sur les antécédents des déictiques. Maximalement on peut avancer que ces objets ne sont pas que des ressources pour le travail collectif mais en sont aussi des sources. Ces « faires » (que sont les pointages et les traçages) ne sont pas juste juxtaposés aux dire. C'est leur intrication qui constitue le matériau sémiotique générant l'interaction.

Les mobilisations des objets sont des sources du processus conjoint de conception du graphe en ce sens où elles configurent les modes d'expression des individus. On l'observe bien dans la mesure où les réquisits des modélisations agronomique d'une part, et informatique d'autre part, sont différentes. Les agronomes modélisent l'activité agricole à l'aide de schémas graphiques où les formes, leurs couleurs et leurs dispositions réciproques, portent des significations, compréhensibles par le seul agronome. L'alphabet symbolique des chorèmes et la légende sont nécessaires à leur lecture mais ne suffisent pas. La preuve en est que la différence entre les deux croquis *carré vert- 'patate' rose* et *carré vert-rectangle rose* nécessite une longue explicitation. Explicitation qui, dans cette séance, n'a pu déboucher sur une locution simple comme l'exige le modèle informatique. Lorsque Il propose de remplir des « cases » (rectangles ou ellipses), c'est parce qu'il *doit* obtenir des informations. A1 ne peut fournir ces informations mais répond en énonçant une connaissance du terrain, sous la forme d'une longue périphrase. En fait la nature du graphe cristallise le frottement entre les modes d'expression des cognitions des uns et des autres, entre leurs mondes épistémiques. Il est un espace de condensation des différences culturelles entre les chercheurs impliqués. Lorsque A1 entoure une liaison entre entités et relations (termes relevant de

la culture informatique) et que Il lui demande alors de lui donner un vocable unique (termes relevant de la culture agronomique), c'est l'objet tracé qui configure la négociation de sens, qui conforme le déploiement des formes sémiotiques générant l'interaction. Plus généralement, ces objets qui constituent l'arène de conception décrite ici, ont en effet de multiples fonctions de médiation pour la situation (Rabardel 1995 ; Vinck 1999). Comme on l'a dit plus haut, le groupe a un double objectif : concevoir un graphe et re-concevoir le schéma chorématique. C'est bien l'horizon de travail du groupe qui donne lieu à un enrichissement croisé des pratiques des chercheurs. L'informaticien a en ligne de mire une amélioration d'un modèle de représentations des connaissances (ici spatiales), l'agronome une augmentation de la qualité de la modélisation graphique du terrain par le schéma chorématique. L'élaboration de l'objet graphe est au cœur de ce croisement dont l'histoire locale s'appuie, à l'intérieur d'un cadre intersubjectif, sur ce que Latour nomme l'interobjectivité (1994).

5. Conclusion

Je partage avec d'autres l'opinion selon laquelle un égocéphalocentrisme marque une grande part des recherches en sciences humaines et sociales et, partant, en modélisation du discours, et qu'il doit être dénoncé et dépassé. Pour ce faire il y a deux gestes à accomplir : 1) redonner le primat à la relation (Mead [1934] 1963, Valsiner & Van der Veer 2000 ; etc.), et 2) faire son deuil du logocentrisme en intégrant des paramètres gestuels et artefactuels (Clark 1997 ; Conein 1994 ; etc.).

Dans un ouvrage fondateur en psychologie phénoménologique, Straus le dit de façon claire : « le dialogue lui-même se fonde sur une communauté des interlocuteurs et sur une réciprocité de leurs relations, qui jouit d'un statut de priorité par rapport à n'importe quelle assertion particulière émanant de l'un d'entre eux » (Straus [1935] 1989 : 178). On a là la position prototypique des chercheurs qui mettent au tout premier plan les catégories du dialogisme. Ce premier geste peut être effectué en restant dans le cadre de la modélisation du discours. Ce qui est légitime pour le linguiste ou le philosophe du langage, intéressés par l'interaction verbale, l'est peut-être moins pour les sociologues et psychologues. Le discours est évidemment le résultat d'une conduite humaine. L'interaction verbale doit donc faire, à ce (juste) titre, l'objet d'études de la part de la psychologie sociale. Certes. Mais pour un psychologue de l'interaction sociale, ne s'intéresser qu'à la dimension langagière constitue une démarche qui fait l'économie de l'inscription incarnée des interactants dans un mode d'objets. Ceci semble difficile, sauf à considérer cette inscription comme seconde, sauf à adopter une vision mentaliste de la cognition. Remarquons

que les sociologues de l'interaction ne s'y sont pas trompés (Conein, Dodier & Thévenot 1993) qui, dans le paradigme de l'ethnométhodologie, « font parler les objets » tout comme les linguistes du même courant (Mondada 2000). C'est cet affranchissement de ce mentalisme qui caractérise le second geste. La proposition que je ferais à cet endroit est d'adopter un cadre praxéologique où il serait important, au plan méthodologique, de se donner les moyens de capter un large ensemble de traces de l'activité humaine en interaction, et au plan théorique, de viser l'analyse de l'intrication des dire et des faire. Envisager cette génération multimodale de formes sémiotiques comme un lieu où s'articulent intersubjectivité et interobjectivité, permet finalement d'étudier le statut de l'objet en « interpsychologie ».

Références bibliographiques

- BAKHTINE M. ([1929] 1977) [V.N. Volochinov], *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Éditions de Minuit.
- BANGE P. (1992), *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Paris, Hatier.
- BRASSAC C. (1992), « Analyse de conversations et théorie des actes de langage », *Cahiers de Linguistique Française* 13, 62-75.
- BRASSAC C. (2001), « L'interaction communicative, entre intersubjectivité et interobjectivité », *Langages* 144, 39-57.
- BRASSAC C. (2003), *Un dialogisme de l'effectué. Vers une approche constructiviste en psychologie interactionniste*, Équipe Codisant, Rapport interne n°1/03.
- BRASSAC C. & STEWART J. (1996), « Le sens dans les processus interlocutoires : un observé ou un co-construit ? » *Actes des Cinquièmes Journées de Rochebrune « Du social au collectif »*, 29 janvier-3 février 1996, 85-94.
- CLARK A. (1997), *Being There : Putting Brain, Body, and World Together Again*, Cambridge, Massachusetts Institute of Technology Press.
- CONEIN B. (1994), « Introduction », *Sociologie du travail* XXXVI 4/94, 419-425.
- CONEIN B., DODIER N. & THÉVENOT L. (1993), *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (« Raisons pratiques » 4).
- GRICE H.P. (1979), « Logique et conversation », *Communications* 30, 57-72.
- HAVELANGE V., LENAY C. & STEWART J. (2002), « Les représentations : mémoire externe et objets techniques », *Intellectica* 35, 115-129.
- JACQUES F. (1985), *L'espace logique de l'interlocution*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LATOUR B. (1994), « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail* XXXVI 4/94, 587-607.

- LE BER F., NAPOLI A., METZGER J.L. & LARDON, S. (2003), « Modeling and comparing farm maps using graphs and case-based reasoning », *Journal of Universal Computer Science*, volume 9, numéro 9, 1073-1095.
- LEVINSON S.C. (1983), *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MATURANA H.R. & VARELA F. (1994), *L'arbre de la connaissance*, Paris, Eddison-Wesley.
- MEAD G.H. (1934), *Mind, Self and Society from the standpoint of a social behaviorist*, Chicago, University Chicago Press. Traduction française : *L'esprit, le soi et la société*, J. Cazeneuve, E. Kaelin & G. Thibault (1963), Paris, Presses Universitaires de France.
- MOESCHLER J. & REBOUL A. (1994), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Éditions du Seuil.
- MONDADA L. (2000), *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos.
- RABARDEL P. (1995), *Les hommes et les technologies : approche cognitive des instruments contemporains*, Paris, Armand Colin.
- ROULET E., AUCLIN A., MOESCHLER J., RUBATTEL C. & SCHELLING M. (1985), *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.
- SPERBER D. & WILSON D. (1989), *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Éditions de Minuit.
- STRAUS E. (1935), *Vom Sinn der Sinne*, Berlin, Springer Verlag. Traduction française : *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, G. Thinès & J. P. Legrand (1989), Grenoble, Éditions Jérôme Million.
- TROGNON A. & BRASSAC C. (1992), « L'enchaînement conversationnel », *Cahiers de Linguistique Française* 13, 76-107.
- VALSINER J. & VAN der VEER R. (2000), *The Social Mind. Construction of the Idea*, Cambridge, Cambridge University Press.
- VANDERVEKEN D. (1988), *Les actes de discours*, Bruxelles, Mardaga.
- VERNANT D. (1997), *Du discours à l'action*, Paris, Presses Universitaires de France.
- VINCK D. (1999), « Les objets intermédiaires dans les réseaux de coopération scientifique. Contribution à la prise en compte des objets dans les dynamiques sociales », *Revue Française de Sociologie* XL(2), 385-414.
- VYGOTSKI L.S. (1934), *Myslenie i rec'*. Traduction française : *Pensée et langage*, F. Sève (1985), Paris, Messidor/Éditions Sociales.